

INTRODUCTION

PRÉAMBULE : LE CONTACT DES LANGUES, DES MARGES AU CENTRE

Dans une lettre à son élève Marc Aurèle écrite vers l'an 140, le précepteur Fronton loue la capacité du futur empereur romain à alterner latin et grec avec un tel talent que ses phrases « ressemblent aux costumes bigarrés des danses pyrrhiques, dans lesquels l'écarlate, le rouge, le pourpre et le violet finissent par s'entremêler¹ ». Cette bigarrure antique donne à voir la complexité du contact des langues : une danse, un art, une rencontre non seulement de systèmes linguistiques mais également de systèmes culturels, prise dans des paradigmes contradictoires, aujourd'hui comme hier. Dans la Rome antique, le discours bilingue, instrument de l'affirmation de la romanité cultivée et donc hellénophone, est tour à tour valorisé et méprisé ; il est source à la fois d'affermissement des liens communautaires et de « moqueries tout à fait méritées² », dans les mots de Cicéron, qui ne se privait pas lui-même d'aller et venir entre grec et latin. Horace, dans les *Satires* (33 av. J.-C.), illustre bien ce regard divergent : alors qu'un anonyme salue le talent avec lequel le poète Lucilius mélangeait grec et latin, créant « un assemblage doux et charmant », Horace, méprisant, lui demande si en plus de mêler les deux langues dans les poèmes, il faudrait aussi « tourner le dos au latin et à la patrie » et composer des plaidoiries « tel un habitant de Canosa à deux langues³ », soulevant la question des domaines dans lesquels il serait acceptable ou non de réunir ses langues.

Les réactions suscitées par ces franchissements linguistiques n'ont que peu changé depuis. Ces traversées des frontières demeurent à la fois merveilleuses et d'une grande banalité ; quand un jeune enfant bilingue déclare, à propos d'un livre : « Fais voir le *cover*? Yeah, c'est *this one* qu'*I wanted to read*! », ce qui est pour lui une prise de parole ordinaire est souvent remarquable pour les observateurs extérieurs. C'est ainsi que la pratique de l'alternance codique, l'emploi simultané de deux langues, demeure la source de discours discordants depuis des siècles. La facilité, la fluidité et la fréquence avec lesquelles les bilingues passent d'une langue à l'autre lorsqu'ils s'expriment entre eux sont au moins depuis les Romains source d'étonnement, d'émerveillement, ou d'agacement. Dans la préface de *Languages in Contact* de Weinreich, livre fondateur des études bilingues, Martinet soulignait l'enchevêtrement de la langue comme système et comme résultat de

1. FRONTON, *Correspondance*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Fragments », 2003, p. 48.
2. CICÉRON, *Traité des devoirs*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2010, paragraphe 111, notre traduction, in Olivia ELDER et Alex MULLEN, *The Language of Roman Letters: Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Classical Studies », 2019, p. 14.
3. HORACE, *Satires*, traduction de François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 2001, I.10, vers 20 à 30.

perceptions quasiment politiques, irrémédiablement liée à un sentiment « d'allégeance » individuelle, ajoutant :

« *One might be tempted to define bilingualism as divided linguistic allegiance. Divided allegiance is what strikes the unilingual person as startling, abnormal, almost uncanny in bilingualism*⁴. »

Le grand historien March Bloch, dans *La société féodale*, faisait ainsi du bilinguisme médiéval l'une des causes de « l'absence d'exactitude mentale » qui caractérisait selon lui la période⁵.

Que ce phénomène attesté depuis l'Antiquité, si répandu, si commun, si normal pour des milliards de gens soit encore source d'incompréhension pour des millions d'autres est en soi une preuve qu'il est toujours nécessaire de se pencher sur le sujet, de lui faire gagner en visibilité et de le faire mieux comprendre.

Le bilinguisme gagne à être pensé non pas comme une extension du monolinguisme, mais comme un état cognitif naturel vers lequel le monolinguisme ne serait qu'une étape. Mélanie Jouitteau, partant d'un postulat anthropologique poussé à l'extrême limite, va même jusqu'à comparer le monolinguisme à une pratique de modification corporelle conduisant à une atrophie fonctionnelle du cerveau⁶, comme si l'on empêchait son développement normal en n'exposant un enfant qu'à une langue. Ce sont des forces sociales qui empêchent ce développement, qui se ferait naturellement sinon, vers un état où cohabitent deux langues ou plus. La culture linguistique d'un pays comme la France moderne est ainsi le résultat d'un processus de « monolinguisation⁷ ». Georges Lüdi, qui fait remonter la mauvaise réputation du plurilinguisme à l'épisode de la tour de Babel, rappelle par exemple que la Révolution voulait « briser entièrement » la « variété des dialectes⁸ ». Au cours de ce processus, un dialecte spécifique, le français des élites parisiennes, a graduellement été érigé en un standard qui est vu aujourd'hui à la fois comme une sorte de pôle de l'évolution linguistique et un bastion à défendre, contre les ennemis de l'intérieur (langues et variétés régionales ainsi que langues allochtones telles que l'arabe) et de l'extérieur (l'anglais). Ici aussi le discours est double : le contact des langues⁹ est assimilé à une menace pour l'existence du français¹⁰, mais un bilinguisme anglais-français est vu

4. MARTINET André, « Preface », in *Languages in Contact*, La Haye, Mouton, 1953, p. viii.

5. BLOCH Marc, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1994, p. 124.

6. JOUITTEAU Mélanie, « Monolingualism is a Body Modification Practice », *Lapurdum*, n° 22, 2021.

7. Voir par exemple LEIVADA Evelina, RODRÍGUEZ-ORDÓÑEZ Itxaso, COUTO M. Carmen Parafita et PERPIÑÁN Sílvia, « Bilingualism with Minority Languages: Why Searching for Unicorn Language Users Does not Move Us Forward », *Applied Psycholinguistics*, vol. 44, n° 3, 2023, p. 116.

8. In LÜDI Georges et PY Bernard, *Être bilingue*, Berne, Peter Lang, 2003, p. 2.

9. Que l'on définira comme l'ensemble des situations dans lesquelles deux langues se trouvent en interaction et l'une est influencée par l'autre.

10. Voir par exemple VINÇOTTE Aliénor, « “On y go” : pourquoi aime-t-on tant parler franglais ? », *Le Figaro*, 3 avril 2023, [https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/actu-des-mots/on-y-go-pourquoi-aime-t-on-tant-parler-franglais-20230402], consulté le 8 décembre 2023.

comme désirable à l'issue de la scolarité, alors que le faible niveau en langues des Français est régulièrement pointé du doigt. Tous ces éléments concourent à un rapport complexe au multilinguisme et au plurilinguisme, plaçant les bilingues aux marges, comme un Autre ou, au mieux, une sorte de monolingue amélioré, à la fois même et différent. Ceci peut aller jusqu'à imprégner la recherche, conduite, souvent, à partir d'un conformisme sociétal monolingue¹¹.

Or ce biais monolingue ne peut pas permettre de penser le bilinguisme de façon satisfaisante, non seulement parce qu'il est partie intégrante de la façon de parler de tant de personnes, mais également parce que la majorité des humains est bilingue¹². Ceci devrait avoir une conséquence relativement simple, comme l'écrit Penelope Gardner-Chloros : il semblerait logique que l'étude de la langue repose sur les locuteurs¹³ typiques, c'est-à-dire les bilingues¹⁴. L'étude de l'alternance codique peut donc être source d'informations sur le langage en général, loin de ne concerner qu'une frange de la population mondiale aux pratiques linguistiques « anormales ». Sans parler des volontés politiques qui ont diabolisé le plurilinguisme dans divers pays et à diverses époques, nous nous hasarderons à théoriser que si l'alternance codique est perçue comme une pratique marginale, c'est parce qu'elle a longtemps semblé majoritairement orale, spontanée et non canonique, et qu'elle relève surtout du domaine privé. Gardner-Chloros et Weston notent d'ailleurs qu'utilisée en littérature, elle donne l'impression d'un rejet des codes et amplifie l'oralité¹⁵. C'est une pratique qui semble se jouer des règles, un phénomène de groupe immédiat et évanescant, caractérisé par la variation, le décalage par rapport à la norme, l'inattendu. Et partant, elle n'est pas seulement pertinente en tant que fenêtre d'étude sur la langue du fait du nombre de personnes qui la pratiquent : elle l'est également en elle-même.

Or l'alternance codique, qui est pour les bilingues aussi naturelle que le fait de respirer, pour reprendre une image de Walters¹⁶, est mal comprise des monolingues, et elle l'est encore des linguistes. Le bilinguisme et la rencontre des langues sont donc un objet d'interrogation en soi, une base de recherche du fait du regard porté sur eux, et dans les deux cas une énigme qui est loin d'avoir livré toutes ses clés.

11. DE HOUWER Annick et ORTEGA Lourdes (dir.), *The Cambridge Handbook of Bilingualism*, 1^{re} éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 2.

12. GARCÍA Ofelia, *Bilingual Education in the 21st Century: A Global Perspective*, Malden, Wiley-Blackwell, 2008 ; GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 5 ; WEI Li (dir.), *Bilingualism and Multilingualism*, New York, Routledge, 2010, p. 1.

13. Dans cet ouvrage, « locuteur » sera employé quand nous nous intéresserons à la compétence, « énonciateur » sera employé quand nous nous intéresserons à la performance.

14. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, *op. cit.*, p. 5.

15. GARDNER-CHLOROS Penelope et WESTON Daniel, « Code-Switching and Multilingualism in Literature », *Language and Literature*, vol. 24, n° 3, 2015, p. 182-193, ici p. 186.

16. WALTERS Joel, *Bilingualism, The Socio-Pragmatic-Psycholinguistic Interface*, Londres, Lawrence Erlbaum Associates, 2005, p. 1.

ÉLÉMENTS DE DÉFINITION

Le continuum du bilinguisme

L'alternance codique, au sens le plus large, implique deux codes, et, plus strictement, deux langues¹⁷. Son analyse nécessite qu'outre la production soit prise en compte la compétence. En d'autres termes, le bilinguisme peut être distingué du monolinguisme dans la mesure où il est rare que l'on se pose la question de la maîtrise de la langue chez un monolingue, alors que l'acquisition de deux langues, simultanée ou en décalé, peut se faire selon un continuum de modalités qui font qu'un locuteur bilingue est rarement « deux locuteurs monolingues en un » : le bilinguisme est une expérience dynamique et interactive¹⁸.

La question de savoir à partir de quel moment une personne peut être considérée comme bilingue fait l'objet de tels débats qu'il peut sembler impossible de parvenir à une définition du bilinguisme qui fasse consensus, et cet ouvrage ne prétend pas apporter une réponse définitive à ce débat. La notion de maîtrise est essentielle dans tout ce qui a été écrit sur le sujet¹⁹ : est-ce que le bilinguisme suppose une compétence « parfaite » en deux langues, ou leur simple connaissance ? Si l'on considère un continuum qui aurait pour extrémités ces deux états, on pourrait envisager une définition inclusive, qui prendrait en compte les personnes situées à l'une extrémité comme à l'autre. Un francophone ayant appris suffisamment d'allemand à l'école pour survivre à un voyage en Allemagne, par exemple, serait alors qualifié de bilingue²⁰. Cette définition inclusive constitue depuis des années l'approche « par défaut » dans la recherche sur le sujet, et implique une variabilité maximale dans les situations.

Une définition exclusive, au contraire, ne retiendrait que les personnes faisant preuve d'une maîtrise avancée de leurs deux langues. C'est peut-être le plus souvent ce que l'on comprend instinctivement par « bilingue ». On entend ainsi fréquemment la question : « Tu es bilingue de naissance ? », révélatrice d'une idée fort répandue face à la chose : on ne serait bilingue que si l'on a parlé ses deux langues depuis sa plus tendre enfance²¹. Cantone rapporte le même genre d'attitude en soulignant que les adjectifs employés pour

17. La terminologie de langue anglaise parle de *style-shifting* quand les codes en jeux appartiennent à la même langue. Notons cependant que le terme *code-switching* a acquis aux États-Unis une acception spécifique aux communautés racisées, pour lesquelles il consiste à alterner entre langue minoritaire et américain standard en fonction des situations, afin de minimiser les risques d'être victime de discrimination.

18. GROSJEAN François, « Bilingualism: A Short Introduction », in François GROSJEAN et Ping LI (dir.), *The Psycholinguistics of Bilingualism*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 2013, p. 22.

19. SURRAIN Sarah et LUK Gigi, « Describing Bilinguals: A Systematic Review of Labels and Descriptions Used in the Literature between 2005-2015 », *Bilingualism: Language and Cognition*, vol. 22, n° 2, 2019, p. 401-415 ; MARIAN Viorica et HAYAKAWA Sayuri, « Measuring Bilingualism: The Quest for a "Bilingualism Quotient" », *Applied Psycholinguistics*, vol. 42, n° 2, 2021, p. 527-548.

20. DE HOUWER Annick et ORTEGA Lourdes (dir.), *The Cambridge Handbook of Bilingualism*, op. cit., p. 3.

21. Voir par exemple MARIAN Viorica et HAYAKAWA Sayuri, « Measuring bilingualism », art. cité.

qualifier le bilinguisme sont généralement « *full, true, ideal, or balanced*²² ». Les modalités du bilinguisme devraient ainsi toujours être qualifiées, ce qui montre que le mot lui-même subsume une certaine variété d'acceptions. López établit par exemple une distinction entre ce qu'il appelle « *deep bilinguals* » et « *other bilinguals*²³ » et s'intéresse exclusivement aux premiers. Mais le problème qui se pose, si l'on prend les adjectifs cités par Cantone, est que le bilingue idéal est très exactement cela : idéal. C'est une construction intellectuelle, de même que le bilingue « équilibré » ou « complet ». Dans la mesure où la compétence linguistique se forme au travers des expériences de chacun, il est très rare que celle des bilingues dans une langue soit le parfait reflet de leur compétence dans l'autre langue pour chaque domaine de la vie²⁴. Pour prendre un exemple simple, une personne parlant couramment anglais et français peut très bien n'avoir aucune connaissance de l'anglais du droit, ou du français de la médecine. Mais, de façon cruciale, cela est également vrai des monolingues. Il faut prendre garde à ne pas imputer au bilinguisme des situations liées à la faculté de langage elle-même. Valdés et Figueroa résument parfaitement les tenants et les aboutissants de cette question lorsqu'ils proposent qu'être bilingue ne signifie pas nécessairement être « ambilingue²⁵ ». Chaque langue peut ainsi être utilisée pour des domaines différents. Les expatriés, par exemple, peuvent utiliser une langue au sein de leur foyer et une autre dans le cadre de leur travail. Or ces deux sphères étant propices à la discussion de sujets différents (l'éducation des enfants dans un cas, le droit du travail dans l'autre, par exemple), chaque domaine aura fréquemment une langue attitrée.

Dès 1962, Mackey notait que chercher à déterminer un point critique au tournant duquel on pouvait considérer un locuteur comme bilingue était forcément soit arbitraire, soit impossible²⁶. Marian et Hayakawa, de même, pointent du doigt le caractère protéiforme, multifactoriel du bilinguisme, et les difficultés que cela pose pour une définition de ce qu'elles appellent un « quotient bilingue », par analogie avec le quotient intellectuel : réduire un ensemble interactif de propriétés complexes à une variable aisément quantifiable n'a pas beaucoup de sens²⁷.

Une définition relativement inclusive du bilinguisme qui pourrait servir de point de départ à la réflexion est celle que donne Haugen, l'un des premiers linguistes à s'être penché sur l'alternance codique :

22. CANTONE Katja F., *Code-Switching in Bilingual Children*, Dordrecht, Springer, 2007, p. 3.

23. LÓPEZ Luis, *Bilingual Grammar: Toward an Integrated Model*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, p. 78.

24. Voir par exemple JAVIER Rafael Arturo, *The Bilingual Mind: Thinking, Feeling, and Speaking in Two Languages*, New York/Londres, Springer, coll. « Cognition and language », 2007, p. 38.

25. VALDES Guadalupe et FIGUEROA Richard A., *Bilingualism and Testing: A Special Case of Bias*, Norwood, Ablex, 1994, p. 78.

26. Mackey (1962, p. 52), in Sarah SURRAIN et Gigi LUK, « Describing Bilinguals », art. cité, p. 402.

27. MARIAN Viorica et HAYAKAWA Sayuri, « Measuring Bilingualism », art. cité.

« *Bilingualism is understood [...] to begin at the point where the speaker of one language can produce complete meaningful utterances in the other language*²⁸. »

Notons que Haugen écrit que le bilinguisme *commence* à un certain point : cette définition permet donc de conserver une certaine latitude et de ne pas prendre uniquement en compte les personnes qui se trouveraient à l'extrémité théorique du continuum évoqué plus haut. Par ailleurs, Haugen fait intervenir la notion de production : le bilinguisme est envisagé non seulement en termes de compétence mais également de performance. Il évoque ensuite des énoncés *complets* et enfin *ayant du sens*. La maîtrise de la langue n'est donc pas comprise sous l'angle de la quantité mais de la qualité. Sur ce point, un chercheur tel que Sebba²⁹ insiste sur le fait que les bilingues peuvent être considérés comme des locuteurs remarquables dans la mesure où ils s'expriment en deux langues de manière aussi *fluide* et *correcte* que le font les monolingues en une langue. Affirmation qui exclut de fait les locuteurs dits « d'héritage », qui ont souvent une compétence passive en deux langues mais peuvent avoir du mal à s'exprimer de façon fluide dans la langue d'héritage³⁰, notamment parce qu'ils n'ont pas reçu d'éducation formelle dans celle-ci³¹.

Auer, qui analyse le bilinguisme à partir des angles combinés de la psycholinguistique et de l'analyse du discours, et fonde sa réflexion sur la nécessité de prendre en compte compétence *et* performance, écrit :

« *Linguists have generated an extensive literature in their inconclusive discussion of exactly how competent someone has to be to be "bilingual" [...]. The impasse can only be overcome if bilingualism is no longer regarded as "something inside speakers' heads", i.e., a mental ability, but as a displayed feature of participants' everyday linguistic behavior. You cannot be bilingual in your head, you have to use two or more languages "on stage", in interaction, to show others that and how you can use them*³². »

28. Haugen (1953, p. 7), in Jeff MACSWAN, *A Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching*, New York, Routledge, 1999, p. 30.

29. SEBBA Mark, « On the Notions of Congruence and Convergence in Code-Switching », in Barbara BULLOCK et Almeida Jacqueline TORIBIO (dir.), *The Cambridge Handbook of Code-Switching*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 40-57.

30. KUPISCH Tanja et ROTHMAN Jason, « Terminology Matters! Why Difference Is not Incompleteness and how Early Child Bilinguals Are Heritage Speakers », *International Journal of Bilingualism*, vol. 22, n° 5, 2018, p. 564-582.

31. ROTHMAN Jason, BAYRAM Fatih, DE LUCA Vincent, PISA Grazia Di, DUÑABEITIA Jon Andoni, GHARIBI Khadij, HAO Jiuzhou, KOLB Nadine, KUBOTA Maki, KUPISCH Tanja, LAMÉRIS Tim, LUQUE Alicia, OSCH Brechje van, SOARES Sergio Miguel Pereira, PRYSTAUKA Yanina, TAT Deniz, TOMIĆ Aleksandra, VOITS Toms et WULFF Stefanie, « Monolingual Comparative Normativity in Bilingualism Research Is out of "Control": Arguments and Alternatives », *Applied Psycholinguistics*, vol. 44, n° 3, 2022, p. 316-329.

32. AUER Peter, *Bilingual Conversation*, Amsterdam, John Benjamins, 1984, p. 67.

On peut considérer que le bilinguisme vit et se développe à travers la pratique, et qu'il convient ainsi de l'aborder à partir de ses manifestations plutôt que depuis le seul angle théorique, une conception qui s'applique également, voire plus, à l'alternance codique, et qui sous-tend nos analyses.

On peut ainsi poser une première définition des locuteurs bilingues, plutôt que du bilinguisme, axée autour de trois critères :

Un locuteur est considéré comme bilingue s'il peut s'exprimer de façon spontanée, fluide et relativement correcte en deux langues.

Par spontanéité s'entend l'idée qu'un locuteur bilingue s'exprimera dans sa langue X sans passer par une étape de traduction depuis la langue Y : il aura recours à la première de façon immédiate, dans tous les sens du terme. La notion de fluidité peut être comprise comme un corollaire de la spontanéité : là où Haugen parle d'énoncés « complets », nous considérons que la compétence des locuteurs doit être telle qu'ils puissent s'exprimer de façon continue, sans chercher leurs mots, tout comme le ferait un locuteur monolingue dans sa langue maternelle. Par correction, enfin, nous supposons que les règles syntaxiques des deux langues soient connues et intériorisées au point de permettre l'expression « spontanée » et « fluide » susmentionnée. Il est précisé « relativement » : un bilingue ne saurait être tenu au respect de règles grammaticales à un titre différent qu'un monolingue.

Ces trois notions ne doivent pas être prises comme des absolus. Elles s'appliquent par ailleurs également aux locuteurs monolingues. Il peut arriver à tout le monde de ne pas trouver un mot, d'hésiter ou de balbutier, et d'enfreindre des règles de grammaire. Ces écarts ne présument en rien de la compétence des locuteurs monolingues : il devrait en aller de même pour les locuteurs bilingues. Performance imparfaite ne signifie pas compétence imparfaite. La même conception devrait s'appliquer au bilinguisme.

Le lexique n'est pas pris en compte dans notre définition. Dans la mesure où il n'est pas nécessaire de connaître tous les mots d'une langue, tous ses idiomes et toutes ses constructions pour la parler correctement, ce domaine ne devrait pas avoir à être pris en compte dans la compétence bilingue. Qui plus est, même si le nombre moyen de mots connus des bilingues est toujours l'objet de débats, l'idée suivante semble aujourd'hui admise : leur répertoire lexical dans chaque langue est moins étendu que celui d'un locuteur monolingue, mais pris ensemble, ces deux répertoires font que le bilingue moyen a à sa disposition plus de mots que les monolingues³³.

Bilinguisme et alternance codique peuvent donc être compris comme des phénomènes nourris par la pratique et la rencontre. Rencontre entre deux systèmes linguistiques, rencontre entre locuteurs partageant ces deux systèmes, rencontre enfin entre ce qui se

33. Voir entre autres BIALYSTOK Ellen, LUK Gigi, PEETS Kathleen F. et YANG Sujin, « Receptive Vocabulary Differences in Monolingual and Bilingual Children », *Bilingualism: Language and Cognition*, vol. 13, n° 4, 2010, p. 525-531 ; SEBASTIAN-GALLES Nuria et SANTOLIN Chiara, « Bilingual Acquisition: The Early Steps », *Annual Review of Developmental Psychology*, vol. 2, n° 1, 2020, p. 47-68.

« passe sur scène » et ce qui passe « dans la tête ». C'est ce mouvement bidirectionnel entre performance et compétence qui est au cœur des interrogations soulevées par l'alternance codique. Un tel phénomène suppose une excellente maîtrise linguistique :

« Those involved in [code-switching] engage in a highly sophisticated process of assessing all the cues in the environment where the interaction is taking place to determine appropriateness and accuracy. In the final analysis, the process is guided by the intentionality of the speaker to communicate specific content, at a specific time, for specific effect, albeit not always consciously clear to those involved »³⁴.

Javier met ici le doigt sur une dimension particulièrement problématique de la question, sur laquelle se penche la dernière partie du présent ouvrage : peut-on distinguer ce qui relève du choix conscient et ce qui n'en relève pas ?

Alternance codique : histoire et définition

« Alternance codique » est la traduction de l'expression anglaise *code-switching*, que l'on trouve fréquemment utilisée telle quelle dans la recherche francophone. Le terme, appliqué au bilinguisme, est né aux États-Unis dans les années 1950, au moment où le phénomène commence à devenir un sujet d'étude. Il existe évidemment quelques travaux antérieurs. Le néogrammairien Hermann Paul écrit un chapitre intitulé « Sprachmischung »³⁵ en 1886, dans la deuxième édition de son *Principien der Sprachgeschichte*³⁶, où l'on lit par exemple :

« Die Mischung wird auch bei dem Einzelnen nicht leicht in der Weise auftreten, dass seine Rede Bestandteile aus der einen Sprache ungefähr in gleicher Menge enthielte wie Bestandteile aus der andern. Er wird vielleicht, wenn er beide gleich gut beherrscht, sehr leicht aus der einen in die andere übergehen, aber innerhalb eines Satzgefüges wird doch immer die eine die eigentliche Grundlage bilden, die andere wird, wenn sie auch mehr oder weniger modifizierend einwirkt, nur eine sekundäre Rolle spielen »³⁷.

34. JAVIER Rafael Arturo, *The Bilingual Mind*, op. cit., p. 53.

35. Littéralement « mélange des langues » ; c'est alors le terme consacré dans la littérature allemande pour le contact des langues et les processus de créolisation, mais, ici, son emploi semble correspondre plutôt à l'acception actuelle de *code-mixing*.

36. PAUL Hermann, *Principien der Sprachgeschichte*, 2^e éd., Halle, Max Niemeyer, 1886.

37. « Le mélange ne se produira pas non plus facilement chez l'individu de telle sorte que son discours contienne des éléments d'une langue en quantité à peu près égale à ceux de l'autre. S'il maîtrise aussi bien l'une que l'autre, il passera peut-être très facilement de l'une à l'autre, mais à l'intérieur d'une structure de phrase, l'une constituera toujours la base réelle, l'autre, même si elle intervient de manière plus ou moins modificatrice, ne jouera qu'un rôle secondaire », *ibid.*, p. 338.

En 1911, Espinosa parle de « *speech mixture* » pour décrire le phénomène³⁸. En 1913, Ronjat emploie le vocable « *alterner*³⁹ ». En 1947, Barker parle de « *mixing of the two languages* » et de « *alternat[ing] from one language to another*⁴⁰ ». Mais c'est semble-t-il dans les années 1950 qu'apparaît le terme désormais consacré. Einar Haugen en revendique la paternité en 1962⁴¹ : il l'aurait utilisé pour la première fois dans *Bilingualism in the Americas*⁴², publié en 1956. On cite pourtant régulièrement *Languages in Contact* de Weinreich, publié en 1953⁴³, comme l'ouvrage pionnier. Weinreich, s'il n'emploie pas l'expression lexicalisée, y parle de « *switching between languages* » et « *switching codes* ». Enfin arrive le troisième membre de cette trinité fondatrice : Hans Vogt, qui parle de « *code-switching* » en 1954 dans une recension du livre de Weinreich⁴⁴, puis dans un article inspiré par le même ouvrage⁴⁵, cette fois avec soudure typographique (« *codeswitching* »). Cette triple paternité attribuée à Haugen-Vogt-Weinreich se trouve dans de nombreux ouvrages traitant du sujet, comme si la question était soudain apparue dans les années 1950. Pourtant Vogt, par exemple, ne prend pas la peine de présenter ou définir le concept dans sa recension et son article, et il est raisonnable de penser qu'il devait donc être connu de son lectorat.

Il est par ailleurs impératif de faire ressurgir le souvenir de la Conférence des anthropologistes et des linguistes qui s'est tenue en 1952 à l'université de l'Indiana et qui a réuni sur sept jours des chercheurs tels que Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson, Louis Hjelmslev, Charles Hockett ou encore Dell Hymes, ainsi que Weinreich. Au moins trois des 16 ateliers de la conférence étaient dédiés au bilinguisme, et, comme l'explique Jakobson dans les actes publiés en avril 1953, l'alternance y fut le sujet de nombreuses discussions :

« *As a rule, there is a tendency to understand the members of the other speech community, and we heard the illuminating paper of my tried friend [William Freeman] Twaddell which showed us how such a mechanism works. This is the "code switching" of the communication engineers. Twaddell always senses not only the problem of present-day linguistics but also the problem of tomorrow. Just as his monograph on defining the*

38. ESPINOSA Aurelio M., « Studies in New Mexican Spanish, Part II: Morphology », *Revue de dialectologie romane*, vol. 3, 1911, p. 251-286.

39. RONJAT Jules, *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, Honoré Champion, 1913.

40. BARKER George Carpenter, « Social Functions of Language in a Mexican-American Community », *Acta Americana*, vol. 5, 1947, p. 185-202.

41. BENSON Erica J., « The Neglected Early History of Codeswitching Research in the United States », *Language & Communication*, vol. 21, n° 1, 2001, p. 23-36, ici p. 25.

42. HAUGEN Einar, *Bilingualism in the Americas: A Bibliography and Research Guide*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1956.

43. WEINREICH Uriel, *Languages in Contact*, Berlin, De Gruyter/Mouton, 1953.

44. VOGT Hans, « Review of Languages in Contact, by Uriel Weinreich », *Word*, vol. 10, n° 1, 1954, p. 79-82.

45. VOGT Hans, « Language Contacts », *Word*, vol. 10, n° 23, 1954, p. 365-374.

*phoneme was a spur to a search for a strictly scientific phonemic analysis, his new paper calls for thorough attention to the focal linguistic problem of code-switching*⁴⁶. »

La présence des guillemets, signifiant l'emprunt aux « ingénieurs de la communication », indique que le terme dans cette acception est encore récent. Voegelin et Sebeok, dans le chapitre suivant des actes du colloque, alternent entre *code-switching* et *switching codes*, ce qui là aussi montre que l'expression n'était pas encore tout à fait lexicalisée. La présentation de Twaddell, malheureusement, ne semble pas avoir été publiée sous forme d'article, mais, de fait, la date de naissance traditionnelle du terme est trop tardive d'au moins deux ans.

Date	Auteur	Source	Forme
21-29 juillet 1952	Twaddell	<i>Conference of Anthropologists and Linguists, University of Indiana</i>	<i>code-switching</i> (?)
1953	Jakobson, Voegelin et Sebeok	<i>Results of the Conference of Anthropologists and Linguists</i>	“code-switching”, code-switching, switching codes
1953	Haugen	<i>The Norwegian Language in America</i>	switch, switching
1953	Weinreich	<i>Languages in Contact</i>	switching, switching codes
1954	Vogt	« Review of Languages in Contact, by Uriel Weinreich »	code-switching
1954	Vogt	« Language Contacts »	codeswitching
1956	Haugen	<i>Bilingualism in the Americas</i>	code-switching

Tableau 1. – Naissance de l'expression *code-switching*.

Pour ce qui est du français, Nicolas Ruwet, traducteur des *Essais de linguistique générale* de Jakobson, préfère dès 1963 conserver l'expression anglaise :

« Nous avons d'abord pensé traduire ce terme par “commutation du code”, “commutation” étant l'équivalent de switching dans ses usages techniques. Malheureusement, en linguistique, le terme “commutation” a pris un sens technique tout à fait différent. On pourrait parler simplement

46. Roman JAKOBSON, in Claude LÉVI-STRAUSS, Roman JAKOBSON, Charles F. VOEGELIN et Thomas SEBEOK, *Results of the Conference of Anthropologists and Linguists. Memoir 8*, Baltimore, Waverley Press, 1953, p. 16.

de changement de code, mais l'idée d' "aiguillage", ou plutôt de "changement d'aiguillage" [...] serait perdue. En définitive, il vaut sans doute mieux conserver le terme anglais⁴⁷. »

Pour commencer à définir le concept, on dira que l'alternance codique est un terme générique qui recouvre une variété de phénomènes linguistiques émergeant du contact des langues dans les situations de bilinguisme ; ces phénomènes apparaissent à divers niveaux syntaxiques, avec pour trame l'usage de deux langues (ou plus) dans la même conversation. Cette alternance peut se faire entre deux tours de parole, ou deux phrases, ou quand deux locuteurs parlent chacun une langue, auxquels cas elle est dite interphrastique. Elle peut également se faire au sein même d'une phrase, auquel cas on parle d'alternance intraphrastique⁴⁸. Peuvent faire l'objet d'alternance des idiomes, des segments de phrase, des syntagmes, des mots isolés et même des morphèmes⁴⁹ : le passage d'une langue à l'autre est possible et attesté à toutes les échelles.

On distingue alternance codique interphrastique et intraphrastique dans la mesure où, dans le premier cas, chaque système linguistique est nettement délimité. Dans l'exemple suivant, l'énonciatrice alterne entre anglais et français mais ne les mélange pas :

(1) CLA⁵⁰. — *Ok, so just so you know before you start making too many mannerisms, there are at least two seconds between the end of her line and the beginning of yours.*

FRE. — *Yes.*

CLA. — *So, don't do that and be way louder; we're starting to lose tons of volume.* Euh, si i's'met en face de toi on a un problème⁵¹.

Dans le cas de l'alternance intraphrastique, les deux langues sont utilisées au sein de la même phrase, ce qui conduit parfois à des rencontres entre les schémas syntaxiques propres à chaque langue. On en voit un exemple dans l'énoncé suivant, qui peut conduire à s'interroger sur le rôle de la morphologie et de la complémentation verbale, le verbe anglais *stare* étant traité ici comme un verbe français :

(2) PIE : Quand tu l'avais *stare-é* parce que tu veux qu'i'donne la bonne réponse, euh, et lui il est droit i'sait pas, y'a encore l'cô-, c'côté...

47. In JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, t. I : *Les fondations du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 34.

48. *Intersentential code-switching* et *intrasentential code-switching* dans la terminologie anglaise. Poplack (1980) crée une troisième catégorie, l'alternance « extraphrastique », dans laquelle ce sont des expressions idiomatiques qui font l'objet de mélange codique.

49. On devrait donc ajouter à la terminologie une catégorie qui pourrait s'appeler « intraverbale ».

50. Au sein des transcriptions, comme cela est fréquemment fait en analyse du discours et comme c'était déjà le cas dans les transcriptions du corpus anglais-allemand utilisé dans cette enquête, nous avons utilisé des codes à trois lettres pour introduire la personne qui s'exprime.

51. Afin de rendre les changements de langue plus lisibles dans les exemples, l'anglais figurera toujours en italiques.

L'énoncé (2) donne un exemple de ce qui est qualifié de stratégie d'insertion dans la littérature sur le sujet. Les chercheurs anglophones établissent en effet, dans l'alternance intraphrastique, une distinction entre *alternational code-switching* et *insertional code-switching*.

L'expression « alternance codique » est ainsi employée pour désigner un certain nombre de phénomènes, que l'on ne retrouve pas tous à la même échelle et qui ne soulèvent pas tous les mêmes problèmes. En outre, sa définition exacte fait toujours débat, tout comme la terminologie à employer pour en parler. Poplack écrit ainsi :

« *Code-switching is but one of a number of the linguistic manifestations of language contact and mixing, which variously include borrowing on the lexical and syntactic levels, language transfer, linguistic convergence, interference, language attrition, language death, pidginization and creolization, among others. There is little consensus in the literature over which aspects should be subsumed under the label code-switching*⁵². »

Gardner-Chloros en donne une définition similaire :

« *Code-switching: This is a general term which refers to the alternate use of two or more languages or language varieties by bilinguals for communicative purposes. Code-switching embraces various types of bilingual behavior such as switching within and between utterances, turns and sentences*⁵³. »

Notons que Poplack fait une différence entre *code-switching* et *code-mixing*, certains auteurs instaurant une distinction entre *alternance*, phénomène dans lequel les deux langues restent séparées, et *mélange*, phénomène dans lequel des éléments lexicaux et des traits grammaticaux des deux langues apparaissent dans la même phrase. Auer, auteur de l'article sur le sujet dans le *SAGE handbook of Sociolinguistics*⁵⁴, intitule son article « Code-switching/mixing » et emploie cette locution sur de nombreuses pages avant de proposer que *switching* et *mixing* renvoient à deux pratiques différentes :

« *The term code-switching will be reserved for cases in which the juxtaposition of two codes (languages) is perceived and interpreted as a locally meaningful event by participants. The term mixing, on the other hand, will be used for those cases of language juxtaposition in which the use of two languages is only meaningful (to participants) as a recurrent pattern, but not in each individual case*⁵⁵. »

52. POPLACK Shana, « Code-Switching », in Ulrich AMMON, Norbert DITTMAR, Klaus MATTHEIER et Peter TRUDGILL (dir.), *Sociolinguistics: An International Handbook of the Science of Language and Society*, vol. 1, 2^e éd., Berlin, De Gruyter/Mouton, 2004, p. 589-596, ici p. 589.

53. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit., p. 202.

54. WODAK Ruth, JOHNSTONE Barbara et KERSWILL Paul (dir.), *The Sage Handbook of Sociolinguistics*, Washington, Sage, 2013.

55. AUER Peter, « Code-Switching/Mixing », *ibid.*, p. 460-478, ici p. 467.

Pour Pfaff, à l'inverse, le terme d'alternance codique doit être pris comme un hyponyme de mélange codique, phénomène qui inclut selon elle également les emprunts⁵⁶. Quelques rares chercheurs, enfin, affirment que *code-mixing* est utilisé pour connoter le phénomène de façon négative alors que *code-switching* serait neutre⁵⁷.

La question de savoir quel sens et quelle place accorder aux deux termes et de déterminer quelles relations ils entretiennent l'un par rapport à l'autre fait tellement débat que Gardner-Chloros va jusqu'à proposer de ne plus les utiliser et de leur préférer l'expression de « *language interaction* »⁵⁸. Le terme de « code », cependant, a l'avantage d'inclure un nombre important de dimensions communicationnelles dans lesquelles on peut faire intervenir des propriétés non exclusivement syntaxiques, ce qui est crucial dans le champ du bilinguisme : l'alternance n'est pas uniquement le point de rencontre de systèmes syntaxiques, mais de cultures et d'identités ayant mené à la naissance de sociolectes et d'idiolectes. C'est ce que l'on retrouve dans un concept qui a gagné en popularité depuis une dizaine d'années et qui complique encore le débat terminologique et épistémologique : la notion de *translanguaging*, que Baker définit comme suit :

« *Translanguaging is the process of making meaning, shaping experiences, gaining understanding and knowledge through the use of two languages* »⁵⁹.

Dans une itération plus récente, Otheguy, García et Reid proposent de le définir comme :

« *the deployment of a speaker's full linguistic repertoire without regard for watchful adherence to the socially and politically defined boundaries of named (and usually national and state) languages* »⁶⁰.

Créé dans les années 1980 par l'éducateur Cen Williams dans le cadre de programmes d'éducation bilingue au pays de Galles⁶¹, le terme (originellement *trawsieithu*, en gallois) est d'abord associé à la pédagogie. García l'adopte ensuite pour le définir comme une stratégie sociolinguistique permettant de faire sens du monde, en tant que membre

56. PFAFF Carol W., « Constraints on Language Mixing: Intrasentential Code-Switching and Borrowing in Spanish/English », *Language*, vol. 55, n° 2, 1979, p. 291.

57. Kecskes, communication personnelle ; Deuchar dans une communication personnelle à HAKIMOV Nikolay, *Explaining Russian-German Code-Mixing: A Usage-Based Approach*, Berlin, Language Science Press, coll. « Contact and Multilingualism », 2021, p. 3.

58. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit.

59. BAKER Colin, *Foundations of Bilingual Education and Bilingualism*, 5^e éd., Bristol/Tonawanda, Multilingual Matters, coll. « Bilingual Education & Bilingualism », 2011, p. 288.

60. OTHEGUY Ricardo, GARCÍA Ofelia et REID Wallis, « Clarifying Translanguaging and Deconstructing Named Languages: A Perspective from Linguistics », *Applied Linguistics Review*, vol. 6, n° 3, 2015, p. 281-307, ici p. 283.

61. LEWIS Gwyn, JONES Bryn et BAKER Colin, « Translanguaging: Origins and Development from School to Street and Beyond », *Educational Research and Evaluation*, vol. 18, n° 7, 2012, p. 641-654.

d'un groupe bilingue, à travers l'emploi de ses deux langues⁶². Le phénomène de *translanguaging* serait un « régime métadiscursif⁶³ » dont l'alternance codique ne serait qu'une des expressions possibles. Pour Wei et García, par ailleurs, le terme doit être pris dans une acception principalement sociolinguistique, au sens où il est un « projet décolonial », un « rejet des idéologies raciolinguistiques » qui voient traditionnellement le bilingue comme un Autre et/ou un déficient⁶⁴. Le concept a le mérite de replacer locuteur et communauté au centre des questionnements, et, par ailleurs, le terme permet de décrire de façon plus exacte certaines manifestations qui impliquent une alternance des langues à l'échelle de la conversation mais pas à l'échelle du locuteur, par exemple quand chaque participant parle une langue, comme dans l'échange suivant :

GAB. — Pourquoi le bus il parle français ?

CHA. — *Because we're in France and most people here speak French.*

GAB. — Mais pas tous. Pas toi par exemple.

CHA. — *But I do! I just prefer English, that's all.*

GAB. — Parce que tu parles pas tout le français⁶⁵.

Il y a alternance au sens où le locuteur produit du français puis comprend de l'anglais, mais il n'y a pas de rencontre des deux langues sur le plan de la production linguistique. Il y a par contre *translanguaging* du fait du recours à l'interprétation simultanée nécessaire à la création d'un tissu discursif cohésif.

Le concept de *translanguaging* est extrêmement intéressant, mais sa polyvalence est potentiellement problématique : s'agit-il d'un régime discursif ou métadiscursif ? MacSwan fait remarquer que si l'on s'en tient à la seconde possibilité, alors c'est un champ auquel on doit de nombreuses contributions en termes de pédagogie et de politique linguistique⁶⁶. Mais en termes d'analyse grammaticale, les postulats qui sous-tendent cette théorie la rendent difficilement viable. Aussi louable que soit l'intention de rejeter de vieilles idéologies qui ont longtemps faussé la recherche, l'emploi de ce terme fait par ailleurs courir le risque d'un militantisme trop marqué (même si la science n'est jamais neutre) : on en revient ici à la polyvalence indésirable du terme, qui recouvre à la fois une théorie postcoloniale des politiques linguistiques et une théorie psycholinguistique. Enfin, nous ne sommes pas certain de pouvoir trouver un équivalent français heureux au mot

62. GARCÍA Ofelia, *Bilingual Education in the 21st Century: A Global Perspective*, Malden, Wiley-Blackwell, 2008.

63. GARCÍA Ofelia, SYLVAN Claire E. et WITT Daria, « Pedagogies and Practices in Multilingual Classrooms: Singularities in Pluralities », *The Modern Language Journal*, vol. 95, n° 3, 2011, p. 385-400.

64. WEI Li et GARCÍA Ofelia, « Not a First Language but One Repertoire: Translanguaging as a Decolonizing Project », *RELC Journal*, vol. 53, n° 2, 2022, p. 313-324.

65. CONVERSATIONS AVEC MY BILINGUAL SON [@MINIBILINGUE], « Pourquoi le bus il parle français ? », consulté le 4 septembre 2023.

66. MACSWAN Jeff, « A Multilingual Perspective on Translanguaging », *American Educational Research Journal*, vol. 54, n° 1, 2017, p. 167-201, ici p. 190.

lui-même. Nous préférons donc conserver le terme d'alternance codique, qui est devenu canonique, tout en précisant le sens que nous lui prêtons, car tout comme la terminologie, les définitions varient et sont plus ou moins exclusives selon les sources.

Une définition large de l'alternance codique, qui permette une approche relativement neutre du sujet, sans parti pris épistémologique, est souhaitable. Cette définition permettra dans un premier temps de simplement circonscrire le sujet. L'acception que nous prêtons ainsi au terme est inspirée de définitions que l'on trouve chez Gumperz :

« [Code-switching is the] juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems⁶⁷. »

Ainsi que dans Bullock et Toribio :

« [Code-switching is] the alternating use of two languages in the same stretch of discourse by a bilingual speaker⁶⁸. »

Et :

« Code-switching is the ability on the part of bilinguals to alternate effortlessly between their two languages⁶⁹. »

Ou encore chez Gardner-Chloros :

« [Code-switching] refers to the use of several languages or dialects in the same conversation or sentence by bilingual people⁷⁰. »

La définition du phénomène dans cet ouvrage sera donc la suivante :

L'alternance codique est l'usage fluide de deux langues ou plus au cours de la même conversation par un ou plusieurs locuteurs bilingues.

La notion d'effort incluse dans la définition de Bullock et Toribio mérite que l'on s'y attarde : si les changements de langue sont souvent non marqués prosodiquement et s'enchaînent de façon fluide, il n'est pas rare non plus d'entendre des locuteurs marquer une pause avant de changer de langue, ou bien d'amorcer ce changement par un marqueur d'hésitation. Or l'une des motivations clé de l'alternance, notamment chez les enfants, est de pallier un manque lexical (momentané ou non) dans une langue. Le passage de l'une à l'autre se fait alors souvent au terme d'un temps d'hésitation correspondant à un effort pour retrouver le terme éluif, dans ce que l'anglais appelle *tip-of-the-tongue phenomenon*. Mais cet effort n'est pas le fait de l'alternance ; celle-ci est au contraire la solution à

67. GUMPERZ John, *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 59.

68. BULLOCK Barbara E. et TORIBIO Almeida Jacqueline (dir.), *The Cambridge Handbook of Linguistic Code-Switching*, op. cit., p. xii.

69. *Ibid.*, p. 1.

70. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit., p. 4.

cet effort. Ainsi hésitation et fluidité ne sont-elles pas antinomiques ; l'hésitation marque l'échec d'une tentative d'expression monolingue, qui conditionne le passage rapide à une autre stratégie lexicale, en allant trouver dans une autre langue l'étiquette correspondant au concept que l'on souhaitait exprimer.

Nous incluons en outre dans l'alternance codique le cas mentionné plus haut où un locuteur parle une langue A, par exemple le français, et un autre une langue B, par exemple l'anglais. Car même si ces deux locuteurs ne *parlent* chacun qu'une seule langue, ils n'en utilisent pas moins les deux, puisqu'ils écoutent, comprennent et réagissent à la langue de l'autre. Ce cas de figure impose que l'on se pose la question de la référence, puisqu'à chaque concept employé dans la conversation correspondront deux étiquettes lexicales.

ENJEUX ET MÉTHODOLOGIE

L'alternance codique, exploit linguistique ?

Dans l'étude du bilinguisme, la sociolinguistique s'interroge sur l'identité de ceux qui mélangent les langues et sur les motivations sociales de l'alternance codique. La psycholinguistique s'interroge sur l'organisation de la compétence linguistique des bilingues. La linguistique structurelle s'interroge sur les formes syntaxiques qui émergent de l'alternance codique ou qui la rendent possible. Mais le lien entre la cognition, l'intention discursive, le lexique, la syntaxe et les structures qui résultent de leur rencontre demeure une grande inconnue, en partie parce que la majeure partie des études se fait à une échelle macrolinguistique qui laisse peu de place à l'analyse des phénomènes individuels. Cette situation a peu évolué depuis le temps où Auer écrivait que l'analyse du sens des cas individuels d'alternance était à la fois la question la plus basique et celle pour laquelle on avait le moins de réponses⁷¹. Gardner-Chloros rappelle de même que les études de l'alternance codique se font rarement sous des angles interdisciplinaires⁷². Or l'étude du phénomène ne peut faire l'économie d'une analyse des façons dont s'entrecroisent la grammaire, le lexique et les intentions discursives des locuteurs. Cette approche transversale doit être le point de départ épistémologique de l'analyse de ce que Sebba qualifie d'exploit remarquable⁷³ :

« Intra-sentential code-switching [...] can be viewed as a remarkable achievement on the part of bilingual speakers. In spite of all the differences in lexis, morphology, and syntax that exist between most pairs of languages, code-switchers successfully communicate in mixed-language utterances which are fluent (at least, no less fluent than monolingual utterances) and

71. AUER Peter, *Bilingual Conversation*, op. cit., p. 1.

72. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit., p. 7.

73. Sebba parle spécifiquement ici de l'alternance codique intraphrastique, mais ce qu'il dit peut s'appliquer au phénomène en général.

*which on the whole do no violate the grammar of either language (or at least, violate it no more than monolingual utterances*⁷⁴). »

La problématique est ainsi de déterminer comment les locuteurs bilingues parviennent à cet exploit qui consiste à produire, en utilisant deux langues différentes, un message linguistique qui soit structuré, et de surcroît compréhensible, et pourquoi ils le font. Sebba note que les énoncés bilingues sont tout aussi fluides que des énoncés monolingues, idée que nous avons introduite plus haut. L'alternance est définitoire de la compétence linguistique des bilingues et, la majeure partie du temps, le changement de langue ne se fait pas pour réparer une rupture.

Deuxièmement, Sebba n'écrit pas simplement que les énoncés en deux langues ne violent pas la grammaire de l'une ou l'autre ; il ajoute « dans l'ensemble », et précise encore dans la parenthèse : « *or at least, violate it no more than monolingual utterances* ». Le discours monolingue lui-même est rarement dénué de raccourcis pris avec les règles prescriptives des dialectes standardisés. Cette tendance est amplifiée par les phénomènes mettant deux langues en scène, mais celle-ci n'est en rien réservée au discours bilingue.

C'est cette amplification de phénomènes linguistiques somme toute communs qui explique l'intérêt considérable soulevé par l'alternance codique. Celle-ci peut aider à mieux comprendre les ressorts de la production et de la compréhension du discours non seulement chez les bilingues mais également chez les monolingues⁷⁵. Parmi les nombreux domaines afférant à la parole sur lesquels l'étude de l'alternance codique peut apporter une lumière nouvelle, donc, se trouve le rapport entre grammaire et lexique et le rapport entre langue et locuteurs. Le discours bilingue peut permettre de mieux mettre au jour les rapports qui existent entre le linguistique, l'extralinguistique et le métalinguistique, par son traitement des contraintes syntaxiques ou morphologiques, et par la façon dont les énonciateurs les respectent, les contournent ou les ignorent. L'étude de l'alternance codique doit permettre d'arriver à une meilleure compréhension de la *langue* par l'intermédiaire de la *parole*, pour reprendre des termes saussuriens, ce qu'Auer notait déjà il y a près de quarante ans :

« [*The growing interest in code-switching*] is an indication of linguists' sharpened awareness of the communicative problems whose emergence [...] calls for a linguistic de la parole avoiding the old self-imposed limitations of the discipline; that is, for a more "realistic" approach to language⁷⁶. »

Gardner-Chloros et Edwards notent, en outre, que les contraintes dérivées des études de l'alternance sont très souvent prédictives, ce qui en soi n'est guère étonnant dans la mesure où la science linguistique recherche la régularité. Or ces prédictions résistent très

74. SEBBA Mark, « On the Notions of Congruence and Convergence in Code-Switching », art. cité, p. 40.

75. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit., p. 5.

76. AUER Peter, *Bilingual Conversation*, op. cit., p. 1.

mal à l'épreuve des faits, peut-être parce qu'il n'y a pas un mais des bilinguismes, et que la typologie des langues impliquées dans les phénomènes peut être si variée qu'une règle potentiellement valable pour l'alternance anglais-espagnol, paire très étudiée aux États-Unis, ne sera pas automatiquement pertinente pour un autre couple de langue. Dès lors, il est préférable de se concentrer sur la « variabilité des grammaires bilingues » plutôt que sur des « règles grammaticales prédictives⁷⁷ ». C'est cette variabilité que nous tentons de mettre au jour dans nos corpus, en montrant que l'alternance codique peut être vue comme un moyen d'introduire du jeu dans les règles et de se réapproprier le langage en le refondant quasiment à chaque prise de parole. Elle permet ainsi de faire fi de cette « inadéquation du langage » dont parlait Parain :

« On [demande au langage] de formuler ce que l'homme a de plus intimement individuel. Il n'y est pas propre. Sa destination est de formuler ce que l'homme a de plus strictement impersonnel, de plus intimement pareil à l'autre⁷⁸. »

L'alternance codique permet de faire varier le langage pour qu'il corresponde au mieux à la personnalité de l'énonciateur ; à son identité individuelle et à son identité sociale. Elle est une incarnation de la liberté linguistique qui naît de la rencontre de deux langues, et c'est cette variabilité fondatrice qui fait que ce phénomène échappe aux entreprises de rationalisation grammaticale, et qui justifie une analyse centrée sur le sens et l'intention. Nous étudierons les relations entre les locuteurs, leurs langues et les références qu'ils construisent, et le jeu qui s'instaure ou non entre langue et référence, entre cognition et opérations sémantiques. Sur ce point, le questionnement de Fuchs et Robert est tout à fait crucial lorsqu'ils envisagent le rapport entre diversité des langues et représentations cognitives, concluant que chaque langue « impose à ses locuteurs [...] les configurations linguistiques qui font sens⁷⁹ ».

Une langue n'existe pas telle une essence ; les configurations linguistiques qui font sens naissent en partie de conventions liées au groupe, d'où la notion de culturème, un signe encodant une réalité culturelle, si importante à la fois linguistiquement et métalinguistiquement dans l'alternance. En analysant les constructions syntaxiques, sémantiques, pragmatiques de nos corpus, nous montrerons donc que l'alternance codique est avant tout un phénomène de configuration du sens par la forme, incarné dans les locuteurs.

77. GARDNER-CHLOROS Penelope et EDWARDS Malcolm, « Assumptions Behind Grammatical Approaches To Code-Switching: When The Blueprint Is A Red Herring », *Transactions of the Philological Society*, vol. 102, n° 1, 2004, p. 103-129, ici p. 104.

78. PARAIN Brice, *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, Paris, Gallimard, 1942, p. 173.

79. FUCHS Catherine et ROBERT Stéphane (dir.), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys, 1997, p. 8.

Méthodologies et sources de données traditionnelles

De par leur nature même, le bilinguisme, et *a fortiori* l'alternance codique, sont des phénomènes protéiformes. Il serait même plus pertinent de parler de *bilinguismes* et d'*alternances codiques*. La forme des productions alternées dépend en grande partie des locuteurs et des situations dans lesquelles ils se trouvent, puisque leur façon de parler se construit en fonction de facteurs partagés avec leur(s) communauté(s), loin de la fiction chomskyenne du locuteur natif parlant une langue standard au sein d'une communauté homogène⁸⁰. Les modalités d'alternance s'incarnent au contraire dans différentes « communautés de pratique », des groupes sociaux qui naissent d'une pratique commune et qui à travers cette pratique font éclore de nouvelles conventions, linguistiques par exemple⁸¹. Pour Wenger, l'un des pères du concept, une communauté de pratique est caractérisée par un engagement mutuel de ses membres dans une entreprise participative, impliquant une négociation continue qui a pour résultat l'émergence d'un répertoire de symboles partagé et spécifique⁸². L'appel d'Auer pour une approche « plus réaliste » du langage a ainsi des racines profondes ; l'un des points qui fait débat et pose problème dans l'étude de l'alternance codique avant même que l'on puisse s'intéresser à ses manifestations est la question des données sur lesquelles fonder ses analyses. La méthodologie à adopter a fait et fait encore l'objet de nombreux débats et interrogations, la question du caractère généralisable ou non des données et des analyses qui en sont faites étant cruciale. Que l'on choisisse une méthode *expérimentale* ou *observationnelle*, il faut pouvoir s'assurer que les énoncés analysés ne sont pas des exceptions. La question se pose de façon d'autant plus cruciale depuis qu'a éclaté la crise de la reproductibilité dans les sciences sociales⁸³, et on ne peut faire l'économie d'un questionnement sur les méthodes à employer pour arriver à des conclusions valables, qu'elles soient répliquables ou non ; comme le note Grieve à propos de la linguistique,

« we should expect experimental results will often fail to replicate, even when best and consistent research practices are followed, because language is an inextricably social phenomenon, making it impossible for linguists to fully control social context across independent replications⁸⁴ ».

80. LÜDI Georges et PY Bernard, *Être bilingue*, op. cit., p. 1 ; CHOMSKY Noam, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MIT Press, 1965, p. 3.

81. ECKERT Penelope, « Communities of Practice », in Keith BROWN (dir.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2^e éd., Oxford, Elsevier, 2006, p. 683-685.

82. WENGER Etienne, *Communities of Practice*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

83. BAKER Monya, « Is There a Reproducibility Crisis? », *Nature*, vol. 533, 2016, p. 452-454.

84. GRIEVE Jack, « Observation, Experimentation, and Replication in Linguistics », *Linguistics*, vol. 59, n° 5, 2021, p. 1343-1356, ici p. 1344.

Les jugements de grammaticalité

Les premières études de l'alternance codique ont largement fait usage de données *ad hoc*, inventées par les chercheurs, qui les soumettaient ensuite à des locuteurs bilingues pour avoir leur opinion quant au caractère « licite » ou non des énoncés soumis à leur sagacité⁸⁵. Aujourd'hui cette méthodologie est considérée comme largement dépassée ; Muysken écrit par exemple que se reposer sur ces jugements est « difficile », voire « impossible⁸⁶ ». Corbin, dès 1980, qualifiait les énoncés soumis à jugements de grammaticalité d'« artefacts scientifiques sans lien avec une quelconque *praxis*⁸⁷ ». López, qui défend leur emploi, va jusqu'à se plaindre des commentaires qu'il reçoit « à chaque fois » qu'il soumet un manuscrit pour publication, commentant :

« *I find it disturbing: essentially, we are being told that the speech of monolingual speakers as they use their linguistic resources is rule-governed, whereas the speech of bilingual people who are also using the entirety of their linguistic resources, is not*⁸⁸. »

C'est là ignorer la différence cruciale entre compétence linguistique et retour métalinguistique ; cette méthode n'est pas descriptive mais repose sur les opinions prescriptives de quelques énonciateurs. Ce genre d'expériences, dans lesquelles on demande à des personnes de déterminer si un énoncé est « correct » ou non, est fréquemment biaisé par le fait que la façon dont nous parlons et le regard que nous portons sur la langue et ce qu'elle devrait être sont fondamentalement différents, de sorte qu'il n'est pas rare que des énoncés soient jugés incorrects parce qu'ils ne respectent pas telle ou telle règle de la grammaire écrite alors qu'ils sont parfaitement courants à l'oral. Treffers-Daller note par exemple que les personnes interrogées ont tendance à rejeter des énoncés contenant de l'alternance intraphrastique alors même que ce sont des énoncés qu'ils ont produits eux-mêmes. Dans la conclusion de leur article sur cette question, Badiola *et al.*, qui eux aussi défendent l'emploi des jugements d'acceptabilité, soulèvent ainsi deux points importants : les attitudes envers l'alternance ont une incidence sur ces jugements, ce qui les rend peu fiables à moins de faire de l'attitude une variable à contrôler. Or les participants peuvent justement dissimuler leur opinion réelle quant au sujet⁸⁹.

85. GULLBERG Marianne, INDEFREY Peter et MUYSKEN Pieter, « Research Techniques for the Study of Code-Switching », in Barbara E. BULLOCK et Almeida Jacqueline TORIBIO (dir.), *The Cambridge Handbook of Linguistic Code-Switching*, op. cit., p. 2122-2139.

86. MUYSKEN Pieter, *Bilingual Speech*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 13.

87. CORBIN Pierre, « De la production des données en linguistique introspective », in Anne-Marie DESSAUX-BERTHONNEAU (dir.), *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1980, p. 121-177, ici p. 155.

88. LÓPEZ Luis, *Bilingual Grammar*, op. cit., p. 9.

89. BADIOLA Lucia, DELGADO Rodrigo, SANDE Ariane et STEFANICH Sara, « Code-Switching Attitudes and their Effects on Acceptability Judgment Tasks », *Linguistic Approaches to Bilingualism*, vol. 8, n° 1, 2018, p. 5-24, ici p. 24.

En ce sens, Schütze considère que ces jugements ne sont pas des sources de données mais des exemples de « performance métalinguistique⁹⁰ » et McEnery et Brezina considèrent qu'ils font courir le risque de se prêter au raisonnement fallacieux de « l'exemption personnelle » : si un énoncé ne peut être expliqué par la théorie, il peut être tentant, pour sauver la théorie, de le déclarer agrammatical⁹¹. Le célèbre contempteur de la linguistique de corpus qu'est Chomsky en fournit un exemple bien connu : pour lui, la possibilité de faire des erreurs de grammaire annihile la légitimité de tout corpus. Il prend pour exemple le sociologue Thorstein Veblen, qui emploie la collocation « *to perform leisure* », fautive selon Chomsky, qui avance qu'on ne peut pas faire suivre le verbe *perform* d'un nom continu. À sa discutante Anna Granville Hatcher qui lui demande comment il le sait, il fait cette réponse célèbre : « *Because I am a native speaker of English*⁹². » Le simple fait que ce qu'il énonce comme une règle n'en soit pas du tout une (*perform* peut très bien prendre pour un objet un nom continu) démontre que le principe sur lequel il fonde la validité du jugement de grammaticalité (être un locuteur natif) n'a qu'une légitimité toute relative.

Gullberg, Indefrey et Muysken soulèvent un autre problème, qui est celui de la non-congruence entre ce que les locuteurs savent de la langue et ce qu'ils disent, d'une part, et de la variation entre locuteurs, d'autre part :

« *While there may be some degree of correspondence between intuition data and naturalistic data, there is no guarantee that the results coincide. Sobin (1984) systematically studied judgments of adjective/noun orders in Spanish-English CS, where the orders in both languages often differ. In addition to considerable disagreement between speakers, the overall tendencies reported only partially correspond to what is actually found in naturalistic data*⁹³. »

Si les auteurs n'en concluent pas moins que la méthode par intuition est valide tant qu'elle est appairée à d'autres façons d'examiner l'alternance codique, ce avec quoi nous sommes tout à fait d'accord, nous préférons cependant ne pas y avoir recours, dans la mesure où les données qu'elle crée ne sont pas naturelles. Elles ne correspondent pas à une situation d'énonciation réelle, n'ont pas été prononcées par un énonciateur en contexte, sont cantonnées au champ de la phrase écrite par ailleurs. Bref, elles ne sont qu'une ombre de langage, non pas créées sur-le-champ dans un esprit et un contexte particuliers pour

90. SCHÜTZE Carson T., *The Empirical Base of Linguistics*, Berlin, Language Science Press, 2016, p. xvii.

91. Voir aussi Burns : « *when researchers adopt an explanatory approach to the study of language, they often uncover layers of abstract and counterintuitive rules, structures, principles, and constraints, which bear little resemblance to the actual speech we produce and process in our everyday lives* », BURNS David, *Translanguaging vs. Code-Switching*, [https://www.languagemagazine.com/2022/02/17/translanguaging-vs-code-switching/], consulté le 6 février 2023.

92. McENERY Tony et BREZINA Vaclav, *Fundamental Principles of Corpus Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, p. 50-52.

93. GULLBERG Marianne, INDEFREY Peter et MUYSKEN Pieter, « Research Techniques for the Study of Code-Switching », art. cité, p. 22.

transmettre un message à un énonciataire défini, mais construites pour elles-mêmes et non plus en tant que véhicule ; elles correspondent à ce que Schütze appelle du langage sans fonction⁹⁴, complètement séparé de la réalité du langage trouvé dans le discours naturel, et leur puissance prédictive a été remise en question dans de nombreuses études⁹⁵.

Les jugements introspectifs enfin sont problématiques dans le cadre de l'alternance codique dans la mesure où, dans beaucoup de communautés, c'est une pratique que l'on pourrait qualifier de marginale par rapport au centre que représenterait le discours conventionnel. Si les groupes étudiés vivent dans un pays à tradition monolingue (la France par exemple) ou à tout le moins à fort tropisme monolingue (les États-Unis, historiquement multilingues, politiquement et culturellement monolingues), l'alternance peut être intériorisée comme déviance par rapport à la norme. Si l'on demande à un locuteur de juger l'acceptabilité ou la grammaticalité d'un énoncé, on est forcé de se demander : par rapport à quoi ? D'autre part, il n'est pas rare que l'on remette en question son propre bilinguisme ou que l'on ressente une forme d'inadéquation ou d'insécurité linguistique par rapport à une norme, souvent monolingue, mais potentiellement plurilingue également. Ce paramètre ne peut pas ne pas avoir d'influence sur le jugement que l'on émet sur des énoncés correspondant à une pratique culturelle qui n'a pas de validité institutionnelle ou académique. Comme l'écrit Grieve :

« Language is a history of utterances, every one unique, every one produced by a unique person, with a unique purpose, at a unique moment in time. It belies the social reality of language to attempt to reduce something so intricate, intentional, and inexorable down to a set of rules⁹⁶. »

Les corpus de données naturelles

Une solution, qui est préférée par les chercheurs depuis environ trente ans, est le recours aux corpus de données naturelles, qui ont l'avantage d'être enregistrés au sein de groupes de locuteurs bilingues dans des situations d'énonciation qui ne sont pas « provoquées » par le chercheur, afin de garantir, tant que faire se peut, l'authenticité des discours ainsi produits. L'étude de corpus correspond à une étude de la langue fondée sur des exemples d'utilisation de celle-ci dans la vie réelle⁹⁷.

Cela étant, cette méthode n'est pas sans problème, au premier chef duquel la difficulté qu'il peut y avoir à créer un corpus de conversation bilingue. Il faut d'abord être en contact avec une communauté de locuteurs bilingues, et pouvoir les fréquenter sur le long terme

94. SCHÜTZE Carson T., *The Empirical Base of Linguistics*, op. cit., p. 2.

95. KLVAN Jane et DIVJAK Dagmar, « The Cognitive Plausibility of Statistical Classification Models: Comparing Textual and Behavioral Evidence », *Folia Linguistica*, vol. 50, n° 2, 2016, p. 362.

96. GRIEVE Jack, « Observation, Experimentation, and Replication in Linguistics », art. cité, p. 1354.

97. MCENERY Tony et WILSON Andrew, *Corpus Linguistics*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1996, p. 1.

afin d'apprendre à connaître leurs pratiques linguistiques. C'est cette connaissance intime des locuteurs qui fonde une étude solide, comme le souligne Poplack :

« In many bilingual communities, speakers conventionally make use of both languages with the same interlocutors, in the same domains, and within the same conversational topic⁹⁸. To understand the social role of CS [code-switching] in such communities, the analyst must observe, uncover and document those conventions, as instantiated in everyday situations in which spontaneous CS is a discourse norm⁹⁹. »

L'intérêt du corpus est ainsi qu'il rend possible une analyse linguistique à la fois quantitative et qualitative. On ne saurait trop insister, par ailleurs, sur l'importance de l'étude du langage comme objet incarné en situation. L'alternance codique est un phénomène de groupe, qui émerge au cours de l'interaction entre plusieurs individus ; énonciateurs, destinataires, contexte et cotexte sont des paramètres indispensables à la compréhension des phénomènes. Le contexte de production d'un énoncé, ainsi que son cotexte, fournissent des renseignements extrêmement précieux sur les facteurs qui ont pu mener à la production dudit énoncé. Et ce d'autant plus que les racines qui mènent au bourgeonnement de la phrase bilingue ne sont jamais les mêmes. Hors contexte, il peut être possible à la rigueur de déceler des invariants dans les formes que prend la parole bilingue, mais rien ne permet de les expliquer ni même de s'assurer que les énoncés relevés ne sont pas des exceptions.

Le corpus permet ainsi de faire entrer pleinement le facteur humain dans l'étude des données, dans un cadre méthodologique qui est celui de l'analyse du discours, tel que défini par Auer, qui l'oppose justement aux énoncés fabriqués :

« With respect to the form and quality of the examples for code-switching usually to be found in the literature, it is necessary to stress this point: no sequential analysis can be carried out on data which do not allow (much) reconstructing of the interaction as it unfolded in real time. For the interpretation of code-switching, participants and analysts alike depend on the "trivia" of verbal interaction, such as pauses, hesitations, overlaps, fillers, backchannels, and so on. Whenever these details are filtered out so that only an "amended", "corrected", "more readable", in short, "written" version of the oral data remains, conversation analysis becomes impossible from the very start¹⁰⁰. »

Cela ayant été posé, le corpus comme seul outil n'est pas une solution miracle à la crise de la reproductibilité ; il demeure indispensable de s'interroger sur la généralisation

98. Cette affirmation est une réponse à l'idée développée au début de la recherche sur l'alternance codique par Weinreich (WEINREICH Uriel, *Languages in Contact*, op. cit., p. 73-74), selon laquelle les bilingues ne changent de langue que lorsque le sujet de conversation change.

99. POPLACK Shana, « Code-Switching », art. cité, p. 592.

100. AUER Peter, *Bilingual Conversation*, op. cit., p. 56.

possible ou non des conclusions qu'on en tire. Si l'étude des pratiques d'une communauté a de la valeur en soi, rien ne garantit en effet qu'un schéma récurrent dans un corpus le sera ailleurs. Un groupe de personnes ayant une histoire et une pratique linguistiques communes, cette pratique est au moins en partie informée, voire déformée, par cette histoire partagée. Comme l'écrivait déjà Gardiner il y a près d'un siècle, tout acte de parole implique des individus, un lieu et un temps spécifiques, et fait intervenir le passé de l'énonciateur¹⁰¹ ; éléments que l'on retrouve dans la sociolinguistique interactionnelle, pour laquelle la conversation est le lieu d'une fusion entre « forces sociétales » et « forces interactives¹⁰² ». D'où l'intérêt de procéder à des analyses comparatives en s'appuyant non pas sur un, mais sur deux couples de langues. Les comparaisons auxquelles il devient ainsi possible de procéder doivent permettre de se prémunir contre de tels effets de corpus ; de montrer que les mêmes pratiques se retrouvent chez deux groupes de locuteurs totalement indépendants l'un de l'autre ou, au contraire, que tel ou tel schéma récurrent ne se rencontre qu'au sein d'un seul groupe.

Une analyse fondée sur deux corpus

Un corpus français-anglais

La première source de données de cette enquête est un corpus de conversation français-anglais s'étendant sur environ une quinzaine d'heures d'enregistrement audio. L'enregistrement s'est fait à l'occasion de répétitions de théâtre hebdomadaires, neuf d'entre elles ayant été intégralement captées. Les premiers enregistrements remontent à 2009 et les derniers ont été réalisés en 2011, ce qui permet d'avoir un échantillon de productions linguistiques échelonnées dans le temps, produit par des personnes dont nous connaissons l'histoire linguistique, et dans un contexte conversationnel clairement défini d'autre part. Cette méthodologie permet une approche moins conjecturale des faits de langue recueillis¹⁰³ et qui s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique interactionnelle mentionnée plus haut :

« Importantly, there is a focus in the [Interactional Sociolinguistics] approach on situated interpretation and inference of communicative intent, which relies on background knowledge about communicative events, gleaned from prior communicative experience¹⁰⁴. »

101. GARDINER Alan, *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press, 1952.

102. GUMPERZ John J., « Interactional Sociolinguistics: A Personal Perspective », in Deborah TANNEN, Heidi E. HAMILTON et Deborah SCHIFFRIN (dir.), *The Handbook of Discourse Analysis*, Hoboken, John Wiley et Sons, Inc., 2015, p. 309-323, ici p. 312.

103. *Ibid.*

104. SIERRA Sylvia, « Linguistic and Ethnic Media Stereotypes in Everyday Talk: Humor and Identity Construction among Friends », *Journal of Pragmatics*, vol. 152, 2019, p. 186-199, ici p. 189.

Nous pouvons ainsi nous assurer que les énoncés translinguistiques produits ne sont pas un avatar de l'enregistrement mais représentent une façon naturelle de s'exprimer chez les informateurs.

La méthodologie ayant mené à l'enregistrement du corpus est par ailleurs tirée de la méthode ethnographique telle que décrite par Diamond :

« *The investigator is a part of the group under observation, is on the scene as a participant and as an observer [...]. Cheshire (1982), Milroy J. (1981) and Milroy and Milroy (1978) all found that access to the vernacular was only possible through access to the network. In this study, the speakers were only minimally aware that they were being recorded. As Milroy L. (1987) points out, it is difficult for speakers to keep in mind the fact that they are being recorded*¹⁰⁵. »

Cette méthode est également utilisée par Eppler¹⁰⁶ ou Hakimov¹⁰⁷ notamment (dont les travaux ont été dirigés par Muysken), qui s'incluent dans les enregistrements qui composent leur corpus. La présence du chercheur au sein du groupe est en effet considérée comme un facteur permettant une meilleure compréhension des phénomènes. La connaissance des idiosyncrasies personnelles de chaque locuteur, de plus, vient s'ajouter à la connaissance des idiosyncrasies du groupe, permettant une analyse plus fine en ce qu'elle peut montrer des différences entre les locuteurs, par exemple, aussi bien en termes de fréquence d'alternance que de schémas utilisés par les uns et par les autres.

Une autre raison qui a présidé à notre choix fut le fait que ces informateurs ne sont pas pour nous des inconnus, ou, plutôt, que nous n'étions pas pour eux un inconnu. Il est avéré que les bilingues modifient leur pratique linguistique en fonction des personnes auxquelles ils s'adressent¹⁰⁸, et nous voulions éviter un possible effet « intervieweur/interviewé », qui biaise la situation d'énonciation et la façon de s'exprimer des participants, ne serait-ce qu'à cause des relations de contrôle qu'il instaure¹⁰⁹. Au contraire, la collecte de corpus dans un environnement naturel permet de s'assurer que la production de parole ne sera pas influencée par cet élément extérieur qu'est la présence d'un chercheur¹¹⁰. Cette approche permet également de faire en sorte que la conversation soit conduite comme elle le serait normalement, sans qu'un « maître du jeu » ait besoin de l'orienter, comme cela arrive dans le second corpus analysé dans le présent ouvrage, où il arrive que certains participants

105. DIAMOND Julie, *Status and Power in Verbal Interaction: A Study of Discourse in a Close-Knit Social Network*, Amsterdam, John Benjamins, 1996, p. 5.

106. EPPLER Eva, *Emigranto: The Syntax of German-English Code-Switching*, Vienne, Braumüller, 2010.

107. HAKIMOV Nikolay, *Explaining Russian-German Code-Mixing*, op. cit.

108. GARDNER-CHLOROS Penelope, *Code-Switching*, op. cit.

109. FAIRCLOUGH Norman, *Language and Power*, 2^e éd., Londres, Pearson Education, 2001.

110. SIERRA Sylvia, « Linguistic and Ethnic Media Stereotypes in Everyday Talk », art. cité ; TANNEN Deborah, *Conversational Style: Analyzing Talk Among Friends*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

demandent à la chercheuse dans quelle langue ils doivent s'exprimer, s'ils ont le droit de parler, ou bien de quoi elle désire qu'ils parlent.

Fondant notre approche sur les analyses sus-citées, nous avons décidé de nous inclure dans le groupe des informateurs afin de nous assurer d'être par la suite en mesure d'interpréter au mieux les faits de langue enregistrés, tout en limitant au maximum par la suite l'utilisation de nos propres productions. Les informateurs sont donc au nombre de neuf, cinq femmes et quatre hommes, âgés de 25 à 32 ans à l'époque des enregistrements. Tous ont vécu en pays anglophone, et s'expriment, dans l'une et l'autre langue, de façon fluide, naturelle et correcte. Leurs noms ont été changés pour préserver leur anonymat et leur consentement à la publication du présent ouvrage a été recueilli.

Femmes	Hommes
Carole (CAR)	Charles (CHA)
Claire (CLA)	Fred (FRE)
Elisabeth (ELI)	Pierre (PIE)
Laure (LAU)	Vincent (VIN)
Sophie (SOP)	

Tableau 2. – Informateurs du corpus Fr-Ang.

Le texte produit contient environ 50 000 mots, sachant que nous avons décidé de ne pas transcrire le texte théâtral, qui ne présente pas d'intérêt pour notre recherche, sauf lorsqu'il est entrecoupé d'énoncés en français, auquel cas le jeu qui s'établit peut renseigner sur la capacité des locuteurs à compartimenter leurs langues en fonction du plan d'énonciation sur lequel ils se situent. Dans ces cas-là, les répliques de théâtre sont transcrites entre guillemets de manière à pouvoir immédiatement identifier ce qui relève de la production linguistique spontanée et ce qui relève de la répétition de théâtre.

Un corpus anglais-allemand

La seconde source de données de cette enquête est un corpus de conversation anglais-allemand, obtenu grâce au projet TalkBank, qui regroupe des corpus de conversation en accès libre sur Internet, dans le but de promouvoir l'accès à des données naturelles¹¹¹. Nous avons ainsi pu analyser une douzaine d'heures d'enregistrements d'un corpus anglo-allemand, compilé par la chercheuse Eva Eppler¹¹², qui a publié ses propres résultats en 2010¹¹³. Comme dans le cas précédent, ce corpus a été enregistré auprès de

111. MACWHINNEY Brian, « TalkBank for SLA », in Nicole TRACY-VENTURA et Magali PAQUOT (dir.), *The Routledge Handbook of Second Language Acquisition and Corpora*, Londres/New York, Routledge, coll. « Handbooks in SLA », 2020, p. 158-172.

112. « BilingBank German-English Eppler Corpus ».

113. EPPLER Eva, *Emigranto: The Syntax of German-English Code-Switching*, op. cit.

neuf personnes, sept femmes et deux hommes (les prénoms ont été changés), total qui peut être amené à dix si l'on inclut Eppler elle-même.

Femmes	Hommes
Edith (EAR)	Alfred (ALA)
Eva (EVA)	Fritz (FRI)
Sophie (SOP)	
Dorit (DOR)	
Vivien (VIV)	
Lilly (LIL)	
Trude (TRU)	
Melly (MEL)	

Tableau 3. – Informateurs du corpus Ang-All.

Les enregistrements sont divisés en 14 sessions de 45 minutes. Chaque conversation s'étend sur au moins deux fichiers, et la dernière série de conversations s'étend sur trois séances divisées en deux fichiers chacune. Le corpus contient à peu près 95 000 mots, et 1 500 énoncés contenant un changement de langue environ. Le corpus français-anglais, par comparaison, contient 1,9 fois moins de mots, et 811 changements de langue, ce qui représente à très peu de choses près le même ratio, c'est-à-dire 1,85. Ainsi, dans le corpus anglais-allemand, il se produit statistiquement un changement de langue tous les 63 mots, et dans le corpus anglais-français, tous les 61 mots. Sur le plan statistique, les locuteurs alternent donc les langues à la même fréquence, ce qui rend d'autant plus comparables les productions trouvées dans les deux corpus.

Les informateurs de ce corpus appartiennent à une catégorie socioprofessionnelle radicalement différente des nôtres. Tous sont des personnes âgées, installées à Londres depuis qu'elles avaient fui l'Autriche au moment de l'Anschluss, en 1938. Les situations dans les deux corpus sont donc foncièrement différentes, ce qui représente un indéniable avantage : s'il se trouve des récurrences d'un corpus à l'autre, il sera difficile d'assigner ces phénomènes à des effets de groupe, ou d'âge. Le choix de ce corpus a également été motivé par les deux langues qui y sont parlées : le fait que l'anglais soit une langue commune aux deux corpus, et que parmi les deux autres langues, l'une soit germanique, l'autre romane, peut théoriquement prêter à de nombreuses comparaisons en fonction des couples de langues et de leurs idiosyncrasies syntaxiques respectives.

Dans le cadre de la grammaire des mots développée par Hudson¹¹⁴, Eppler conduit dans son étude une analyse syntaxique des structures qui favorisent l'émergence de manifestations d'alternance codique dans son corpus, arguant que ce sont les liens syntaxiques

114. HUDSON Richard, *An Introduction to Word Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

entre les mots qui donnent forme à la phrase et que ce sont les seules règles structurales nécessaires à la constitution de celle-ci, excluant tout autre module syntaxique¹¹⁵. L'hypothèse d'Eppler est que la pratique conjugée de l'anglais et de l'allemand conduit à la naissance d'un troisième code chez ses informateurs, une troisième langue mixte qu'elle baptise *emigranto*, et dont elle fait une comparaison systématique avec la pratique monolingue de l'allemand enregistrée dans d'autres sections de son corpus¹¹⁶. Ce n'est pas le propos du présent ouvrage, et les exemples que nous avons analysés ne recourent par ailleurs que rarement ceux que cite Eppler. De plus, des 55 heures d'enregistrements qu'elle a réalisés, elle n'étudie pas tout à fait les mêmes que celles auxquelles nous avons eu accès : elle se penche en majorité sur les productions de quatre de ses informateurs (ainsi que sur les siennes), qui ne recourent pas exactement celles sur lesquelles nous nous penchons. Enfin, nos hypothèses et notre méthodologie sont radicalement différentes. Dans notre cas, ce sont des microanalyses des dimensions cognitives, sémantiques, expressives ou syntaxiques des énoncés bilingues qui sous-tendent notre enquête, ainsi que la recherche de schémas récurrents ou à l'inverse de schémas n'apparaissant que dans l'un ou l'autre.

PLAN

Cet ouvrage est divisé en six chapitres. Le premier est consacré à un état détaillé de la recherche sur l'alternance codique, qui nous permettra de recenser ce qui a déjà été écrit sur le sujet, ce qui fait toujours débat, les questions auxquelles des réponses n'ont toujours pas été apportées et notre positionnement par rapport aux notions présentées. Ce chapitre a vocation à être une synthèse utile à tout lecteur s'intéressant à l'alternance, notamment pour la première fois.

Le deuxième chapitre est consacré à une comparaison statistique des phénomènes rencontrés dans les deux corpus, grâce à laquelle nous démontrons qu'il est possible d'établir des tendances générales indépendantes des langues et des locuteurs ; toutefois des idiosyncrasies propres aux groupes naissent de la pratique collective. On n'ira pas jusqu'à dire qu'il serait plus approprié de parler d'*alternances codiques* au pluriel, dans la mesure où les statistiques montrent à quel point les pratiques se recoupent, mais l'établissement de règles ou de contraintes à visée universelle, coupées des locuteurs, n'est pas scientifiquement tenable.

Cette perspective théorique ouvre la voie, dans les chapitres suivants, à une analyse typologique des manifestations et motivations de l'alternance codique dans leur ancrage textuel. Nous tenterons de démontrer que la prise en compte de la dimension sémantique et pragmatique des phénomènes permet de mieux expliquer le mouvement qui

115. EPPLER Eva, *Emigranto: The Syntax of German-English Code-Switching*, op. cit., p. 20.

116. *Ibid.*, p. 116.

mène à l'intégration syntaxique d'éléments de langue B dans un énoncé en langue A. Dans un premier temps, dans le chapitre III, nous procédons à l'étude des cas où seul un mot est concerné par l'alternance, mettant au jour les stratégies mises en place par les locuteurs pour procéder à ce type de traversée syntaxique. Dans la continuité de ces analyses, interrogeant les liens entre mots, lexèmes et compositionnalité, le chapitre IV est ensuite consacré à l'étude de l'insertion de *segments* de langue B dans des énoncés en langue A¹¹⁷. Nous y démontrons que l'alternance codique peut conduire à des formes syntaxiques hybrides de par la volonté de transmettre des informations encodées de manière particulière dans une langue et non l'autre, ceci menant à une réappropriation de la grammaire d'accueil par les locuteurs.

Le chapitre V, inspiré notamment par les théories de Goffman, Humboldt et Frege, est consacré à l'établissement d'une typologie des *motivations* de l'alternance codique, présentant l'énonciateur comme un acteur et l'alternance comme un outil structurant pour la pensée et la parole. Nous proposons d'abord une analyse du caractère volontaire ou non, conscient ou non, de la décision de changer de langue en cours d'énoncé. Puis nous démontrons que l'émergence d'une parole bilingue peut être facilitée par un faisceau de raisons sémantiques, syntaxiques, discursives ou sociolinguistiques : elle peut être interprétée comme la trace de l'investissement des locuteurs dans la construction des références.

Les analyses de cet ouvrage ont une portée qui dépasse le seul cadre de l'alternance codique et éclaire le fonctionnement du bilinguisme, ainsi que de la langue en général. L'étude d'énoncés bilingues sous un triple angle sémantique, pragmatique et cognitif d'une part et d'autre part en contexte peut apporter des réponses que des enquêtes purement sociolinguistiques ou syntaxiques ne font qu'effleurer.

Notre problématique est donc à la fois celle du rapport entre intention et production et de la relation entre sens et forme. Nous étudierons comment l'intention discursive des locuteurs bilingues se traduit sur les plans sémantique et syntaxique, et expliquerons à l'aide de microanalyses d'énoncés comment la rencontre entre deux langues peut produire des formes hybrides. Les trois maîtres-mots de notre cheminement intellectuel sont donc intention, variation et décalage. Il s'agit de comprendre l'enchevêtrement des facteurs qui mènent à la création d'un énoncé bilingue, et comment les locuteurs bilingues jouent et s'accommodent des variations qui en émergent, au sens où l'alternance codique peut être comprise comme une déviation par rapport aux structures phrastiques canoniques, un décalage aux conséquences sémantiques, pragmatiques et métalinguistiques non négligeables.

117. Nous utilisons « segment » pour traduire l'anglais *chunk*, que l'on retrouve chez les linguistes anglophones.